

—Bon !

—Alors, je conviendrai que si Virginie a su captiver le comte de Aricoti, ces messieurs nous feront un signe quelconque.

—Oui, mais quel signe ?

—Si M. le duc, par exemple, pendant le dernier entr'acte, tenait à la main le petit banc de l'ouvreuse ? proposa madame Ribolard.

—Oh ! fit le mari, on ne peut solliciter une telle complaisance d'un homme si riche. J'aimerais plutôt qu'il se mit à brosser son chapeau à rebrousse-poil. Cela attire moins l'attention des voisins que le petit banc. Qu'en dites-vous, mademoiselle de Veausalé ?

—J'ai mieux à vous proposer. Ces messieurs se passeront les pouces dans l'entournure du gilet.

—Chacun dans son gilet à soi ? demanda la mère.

—Oui, oui, Cunégonde, ma bonne ; ne veux-tu pas que le duc aille fourrer son pouce dans le gilet de son neveu et réciproquement ?... Ce serait trop exiger.

—Mais, mon ami, je m'informe, moi. Il faut bien convenir de tout pour qu'il n'y ait pas de malentendu.

Ce point arrêté, Paméla de Veausalé continua sa leçon aux époux.

—Quant à vous, dit-elle, si vous agréez le jeune homme...

—Oh ! il est tout agréé d'avance. Vous comprenez bien que le neveu d'un homme qui possède des phoques et des pompiers est tout reçu... à moins qu'il ait deux nez... et encore !... cela pourrait passer pour un caprice d'homme riche.

—Soit ! Vous ferez donc aussi connaître votre consentement par un signal discret.

—Très-bien. Cherchons un signal discret.

—Si tu laissais tomber ton chapeau dans l'orchestre, gros chéri ? avança Cunégonde.

—Alors je prendrai mon plus vieux.

—Il faudrait quelque chose de plus simple.

—Si j'étais ma cravate en ayant l'air d'être incommodé par la chaleur.

—Non, je propose que vous vous mouchiez.

—Oui, c'est cela. Je me moucherai trois fois de suite en regardant ces messieurs. Et puis, après, que ferons-nous, mademoiselle ? Quand tout le monde aura dit oui, nous-nous boire ensemble une chope au café ?

—Les choses ne se traitent pas comme cela à la cour de Monaco, mon cher monsieur. Le grand monde a d'autres usages. Il ne faudrait pas abuser de la complaisance de M. le duc à accepter votre demi-million, dit Paméla d'un air pincé.

—Mon Dieu ! mademoiselle de Veausalé, il faut me pardonner. Je n'ai jamais été à la cour de Monaco. Ce que vous me direz, je le ferai.

—Eh bien ! je vous amènerai ces messieurs ici pour vous les présenter. Vous les inviterez à dîner.

—Justement, la cuisinière réussit des flanes délicieux. Nous dirons qu'ils ont été faits par Virginie ; il est bien permis à des parents de faire valoir leur fille.

—Maintenant que tout est convenu, il faut envoyer retenir des places à l'Ambigu, si nous ne voulons pas être dans un coin où ces messieurs ne pourraient nous découvrir.

On expédia aussitôt un domestique.

A tout moment, les époux Ribolard, embrassaient leur fille : mais comme ils ne lui soufflaient pas un mot du motif pour lequel ils la conduisaient au théâtre, la jeune fille, étonnée de ces caresses répétées, se disait :

—Comme l'Ambigu les rend tendres !

### III

Pendant que Paméla offrait aux époux Ribolard cette brillante perspective d'avoir bientôt pour gendre le neveu d'un homme qui possédait des phoques, Nicolas Borax, à la suite de ses deux guides, avait pénétré dans l'atelier du peintre, situé au sixième étage de la maison et tout à côté de la mansarde de Paul, la grosse caisse.

—Là, maître Nicolas Borax, nous sommes arrivés, dit Ernest en introduisant le saltimbanque dans son atelier.

Nicolas courut d'abord ouvrir la fenêtre et s'écria :

—Parfait ! plus que parfait ! je n'aurai pas à monter et descendre six étages pour venir vous voir. Ma mansarde est juste à la hauteur de votre local. Je pose un pied sur votre gouttière, un pied sur la mienne, et crac ! en une seule enjambée je suis d'une maison dans l'autre...

—Comment, Borax, c'est vous qui habitez la mansarde de la maison voisine !!! s'écria le peintre.

—Précisément.

—Alors, c'est donc vous qui, tous les jours, de deux à quatre heures, m'écorchez les oreilles en faisant hurler un cornet à piston ?

—Oui, je cultive mon talent.

—Vous appelez cela un talent ! Mais, depuis six mois que vous l'exercez, je n'ai plus une seule punaise dans mon atelier ; elles se sont enfuies épouvantées.

—Oui, pour se réfugier chez moi ajouta douloureusement Paul.

Borax, au lieu de s'étonner du reproche, fit un bond de joie.

—Tiens ! tiens ! vous me révélez un des côtés utiles du cornet à piston. Je vais en faire une nouvelle corde à mon arc. Dès ce soir, j'adresserai un prospectus à ma clientèle, où j'annoncerai que j'entreprends la suppression des punaises par un moyen de moi seul connu. Il y a tout un avenir dans ce secret.

—Vous direz encore que vous l'avez appris du roi de l'Inde.

—Non, non, j'inventerai que j'ai retrouvé ce secret dans les papiers d'un grand musicien décédé... de Rossini, par exemple.

Et Nicolas, se frottant les mains, continua :

—Superbe ! superbe ! cette recette contre les punaises... Oui, superbe et pleine d'humanité, car elle débarrasse de l'animal sans le faire périr... La Société protectrice des animaux est capable de me donner un prix. Ah ! monsieur Ernest, si je gagne une fortune, c'est bien vous qui me l'aurez mise dans la main.

—Alors, par reconnaissance, vous devriez bien ne plus me briser la tête avec votre piston pendant deux heures.

A cette demande, Borax devint sérieux et répondit d'une voix grave :

—Impossible, cher monsieur, c'est vraiment impossible !

—Comment impossible ! Vous ne pouvez renoncer à votre infernale musique ?... Car je ne voudrais pas vous faire un mauvais compliment, mais vous jouez d'une telle épouvantable façon que vous devez faire souffrir même votre instrument.

—Oui, oui, je le sais si bien que je me mets du coton dans les oreilles pour ne pas m'entendre moi-même... mais il m'est impossible de ne pas jouer, dit Borax désespéré.

—Pourquoi ? demandèrent les jeunes gens étonnés de son refus.